

M. Léon de Waale, Consul de Belgique, nous communique ce rapport de la

COMMISSION D'ENQUETE

sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre

(Suite.)

V. — Massacres d'Hastière, d'Hermeton et de Surice.

Le 23 août, les Allemands envahirent le village d'Hastière par delà (1). Ils saisirent le Docteur Halloy, médecin de Croix-Rouge, et le fusillèrent. Traversant la route, ils se dirigèrent vers la maison du boucher Alphonse Aigret; ils le firent sortir avec sa femme et ses enfants et le fusillèrent lui et son fils aîné. De là, ils allèrent chez le fermier Jules Rifon; ils le firent sortir de la cave où il s'était réfugié avec ses filles et le fusillèrent; ils fusillèrent le fermier Bodson, ses deux fils et dix autres habitants.

Le village fut ensuite pillé et la plupart des maisons incendiées. Un grand nombre de personnes furent tuées ou blessées.

La vieille église d'Hastière fut odieusement profanée. Des chevaux y avaient été amenés. Les ornements sacerdotaux ont été déchirés et souillés. Les chandeliers, les statues, les bénitiers ont été brisés. Le reliquaire a été brisé et les reliques dispersées. Parmi celles-ci se trouvaient les reliques des vierges de Cologne qui avaient échappé à la furie hugonote de 1590 et à la destruction en 1790. Le tabernacle résista aux tentatives d'effraction. Deux des quatre autels ont été profanés; les sépultures des autels ont été brisées. Les reliques en ont été enlevées et foulées aux pieds.

Le village d'Hermeton (2) est entièrement saqué; beaucoup d'habitants ont été tués et des maisons brûlées. Le curé d'Hastière par-delà, l'abbé Emile Schögel, se trouvait dans le sous-sol de l'église avec son beau-frère, M. Ponthière, professeur à l'Université de Louvain, sa femme, sa fille et deux domestiques. L'instituteur, sa femme et sa famille et d'autres habitants du village. Les Allemands tirèrent sur eux à travers les ouvertures de la cave. On les fit remonter sur la route où ils furent mis en présence de quelques officiers dont certains étaient ivres. Quelques questions furent posées au curé sans lui laisser le temps d'y répondre. Les femmes furent séparées des hommes; le curé, M. Ponthière, l'instituteur et d'autres encore furent fusillés et les corps abandonnés sur la route. Cela se passait le 24 août 1914, vers 5 heures et demie du soir.

C'est le même jour que le village de Surice (3) fut envahi par les troupes allemandes. Vers onze heures du soir, ils mirent le feu à quelques maisons. Le lendemain matin, vers six heures, les soldats, enfonçant les portes et les fenêtres à coups de crosse, forcèrent les habitants à sortir et les conduisirent dans la direction de l'église. En route les soldats tiraient sur ceux qui les plus offensés. "C'est ainsi que le vieux chantre de la paroisse, Charles Colot, âgé de 88 ans,

(1) Récit de Monseigneur X., annexé au procès-verbal de la séance du 18 décembre 1914.

(2) Récit de Monseigneur X., annexé au procès-verbal de la séance du 18 décembre 1914.

(3) Récit de Mademoiselle Aline Dieux de Tenham, annexé au même procès-verbal.

qui était venu sur sa porte, fut fusillé; les soldats le roulaient dans une couverture et y mirent le feu."

Le nommé Elie Pierron, qui sortait de sa maison en feu, portant sa belle-mère impotente et âgée de plus de 80 ans, fut saisi par les Allemands, qui le fusillèrent à bout portant. Le facteur des postes, Léopold Burniaux, son fils Armand, prêtre depuis un an, et un autre de ses fils furent tués sous les yeux de Madame Burniaux. Celle-ci et son dernier fils, professeur au Collège de Malonne, furent réunis au groupe des habitants et entraînés avec eux sur la route de Romedem. Dans un jardin en contrebas de la route gisait le cadavre d'une femme; deux petits enfants pleuraient à ses côtés.

Arrivés "aux fossés", les habitants furent conduits sur une terre en jachère. Ils étaient là, environ 50 à 60 personnes, hommes et femmes. "Il était à peu près 7 1/2 heures du matin. A ce moment, on fit mettre les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Un officier arriva, qui nous dit en français, avec un fort accent allemand: Vous méritez d'être fusillés tous; une jeune fille de 15 ans a tiré sur un de nos chefs, mais le conseil de guerre a décidé que seuls les hommes seront fusillés; les femmes seront prisonnières. Ce qui se passa alors n'est pas à décrire. Dix-huit hommes étaient là, debout. A côté des cures d'André et de Onhaye, et de M. l'abbé Gaspiard, il y avait là notre curé, M. Poskin, et son beau-frère M. Schmidt, puis M. le docteur Jacques et son fils Henri, un tout jeune homme de 16 ans à peine; plus loin, Gaston Burniaux, fils du facteur, Léonard Soumy; plus loin encore, les nommés Balheur et Billy, celui-ci avec son fils, âgé de 17 ans environ; enfin, il y avait un homme de Onhaye et un autre de Dinant, qui étaient venus chercher asile à Surice, puis deux autres encore, dont je ne retrouve pas les noms. On faillit ranger près de nous le petit garçon de M. Schmidt. Il n'avait que 11 ans; les soldats hésitèrent, puis le repoussèrent brusquement. A ce moment, je vis un jeune soldat allemand — je le dis en toute sincérité — qui était si ému que de grosses larmes tombaient sur sa tunique et, sans s'essuyer les yeux, il se détournait pour n'être pas vu de l'officier.

"Quelques minutes s'écoulèrent; puis, sous nos regards épouvantés et au milieu des clameurs des femmes qui criaient: "tuez-moi aussi; tuez-moi aussi!" malgré les cris des enfants, on rangea les hommes au bord du chemin creux qui va de la grandroute vers le bas du village. Ils nous faisaient des signes d'adieu, les uns de la main, les autres de leur casquette ou de leur chapeau. Le jeune Henri Jacques s'apitoyait sur l'un des prêtres comme pour chercher asile et secours auprès de lui et il criait: "Je suis trop jeune; je n'ai pas le courage de mourir." Ne pouvant supporter davantage ce spectacle, je me tournai de côté et me couvris les yeux des deux mains. Les soldats tirèrent une salve et tous les hommes s'effondrèrent. On me dit: "Regardez, ils sont tombés." Quelques-uns n'étaient pas morts sur le coup; on les voyait remuer l'un ou l'autre; on les voyait les soldats les achever à coups de crosse sur la tête, et parmi eux M. le curé de Surice, qui, m'a-t-on dit plus tard, a eu la tête horriblement tuméfiée.

" Aussitôt le massacre achevé, les Allemands dépouillèrent les cadavres; ils prirent les montres, les bagues, les porte-monnaie et les portefeuilles. M. Schmidt portait, m'a dit Madame Schmidt, une somme d'environ 3000 francs; elle fut volée. M. le Docteur Jacques était également porteur d'une somme importante; sa femme ne put dire exactement à combien elle s'élevait.

(La suite à demain.)

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE

Suite de la 1ère page.

Un communiqué de M. George P. Thompson, président de l'Association des Epiciers en Gros, protestant contre certaines clauses du bill contre les "trusts", est envoyé au comité du judiciaire.

Le bill de M. Heintz au sujet de jeunes garçons détenus en prison, et le bill de M. McClanahan, ayant trait à la "Pine Grove Academy" sont favorablement rapportés par le comité du judiciaire.

M. Simon Leopold offre un bill votant un crédit pour payer les frais de voyage des délégués à la conférence des intéressés des levées du Mississippi. Projets de loi présentés: Par M. Frank E. Powell — Statuant que toutes les compagnies contrôlant des conduits de pétrole soient placées sous la surveillance de la commission des chemins de fer de l'Etat.

Par M. Norman, de Winn — Autorisant les jurys de police à placer des certificats de dettes.

Par M. Johnson — Votant un crédit de \$1,500 pour frais de voyage de la commission des banques, créée par l'acte de 1914.

Un mémoire présenté par M. Barrow demandant au gouverneur de la Géorgie de commuer la sentence de Leo Frank est adopté.

Le bill de M. Sundberry convoquant une assemblée constitutionnelle, est lu, puis renvoyé au calendrier.

Après avoir commencé les débats sur le bill votant les crédits généraux pour les années 1915 et 1916 se montant à \$1,320,600, la Chambre s'ajourne à vendredi.

UN DON MYSTERIEUX

Baton-Rouge, 27 mai. — Ce n'est pas souvent que l'on reçoit par colis-postal un magnifique cadeau anonyme comme cela est arrivé ce matin au capitaine Ernest J. Reinhardt, représentant à la Chambre, du 9ème ward d'Orléans. Un petit paquet lui a été remis par le facteur, — paquet bien ficelé, et cacheté, d'abord adressé au capitaine Reinhardt — et sa première impression était soit d'une fumisterie ou peut-être d'un envoi de machine infernale. Bravement il ouvrit le colis et fut surpris du contenu, une belle montre en or. "Je n'ai pas la moindre idée de l'identité du généreux donateur," dit le capitaine, "mais tout de même je garde le cadeau."

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL. Observations prises Jeudi à 8 heures du soir. VENDREDI, 28 mai. Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps incertain; vent léger du Sud.

Table with 2 columns: Temperature and Wind. Rows for 7 a.m., 9 a.m., 11 a.m., 1 p.m., 3 p.m., 5 p.m.

Le tableau suivant donne le temps pour le jour du 27 mai 1915, à la Nouvelle-Orléans: 4 heures. Temp. Vent. Phie. 7 a.m. 78 NE 12 00 9 a.m. 77 NE 12 00 11 a.m. 76 NE 12 00 1 p.m. 75 NE 12 00 3 p.m. 74 NE 12 00 5 p.m. 73 NE 12 00

AMERICAINES EMPRISONNEES EN BAVIERE

Dépêche Spéciale à l'Abéille. Londres, 27 mai. — L'ambassadeur des Etats-Unis James W. Gerard a protesté contre l'emprisonnement pour trois semaines de Mme Harriett Boyce et sa fille, de San-Francisco, à Lindau (Bavière) pour avoir insulté un officier allemand, examinant leur bagage. Elles sont à Munich en liberté sous une caution fournie par le consul américain.

RAPPORT OFFICIEL D'ALLEMAGNE

Dépêche Spéciale à l'Abéille. Berlin, 27 mai. — Communiqué officiel du quartier général allemand: "Malgré leur défaite du 25, les Français ont répété leurs attaques, cherchant à percer nos lignes entre Varenelle et les collines de Lorette; nous sommes en pleine possession de nos positions et une quantité considérable de cadavres français sont devant nos tranchées. D'autres attaques françaises ont lieu sur notre ligne Souchez Neuville; au Sud de Souchez la bataille continue; pendant une reconnaissance sur Dixmude nous avons pris 26 prisonniers belges, dont un officier. "Des avances ennemies à Soissons et vers la forêt Le Prétre ont été repoussées. "Une attaque aérienne sur les fortifications de South End (Tamise inférieure) a réussi. "A l'Est, rien d'important et au Sud-Est nos troupes font des progrès au Nord-Est de Przemysl et dans le district du Strzy."

LES COMMANDES DE MUNITIONS DE GUERRE. Dépêche Spéciale à l'Abéille. New-York, 27 mai. — Les expéditions de munitions de guerre commandées aux Etats-Unis par les alliés ne commenceront pas en volume important avant l'automne. Depuis le mois de janvier, la France, la Russie et l'Angleterre ont placé dans les Etats-Unis pour plus de \$500,000,000 de commandes — scrapnels, fusils, cartouches, et autres munitions de guerre qui seront expédiées en août et septembre.

HUIT DES VICTIMES DE LA CATASTROPHE

Dépêche Spéciale à l'Abéille. New-York, 27 mai. — Sur le vapeur "Philadelphie" qui a quitté Liverpool hier, se trouvent les corps de huit victimes du "Lusitania", qui sont A. L. Hopkins, Mme R. D. Shyer, Mme Henry McDonald, tous de New-York; Mme E. J. Weser et W. S. Hodges, Jr., de Philadelphie; Mme F. A. Rogers, Toronto; William Colbert et Della Condon, New-York.

LE RECRUTEMENT DES TROUPES NOIRES EN COTE D'IVOIRE.

Bingerville. — Les indigènes de la Côte d'Ivoire après avoir versé à la souscription en faveur des victimes de la guerre plus de deux-cent-mille francs ont encore fourni près de quatre-mille tirailleurs depuis le premier jour de la mobilisation. Ce chiffre est d'autant plus impressionnant que la capacité normale de recrutement de cette colonie ne dépasse pas mille hommes par an. Pour la première fois depuis le commencement du recrutement des troupes noires, tous les groupements de la Colonie ont été appelés à former des contingents. Les régions les plus récemment soumise; pays Gourou, Ba-

AMUSEMENTS

EXCURSIONS Musique et danse Steamer HANOVER Mandeville, train à 50 cents Correspondance par tramways électriques à Abita Springs et Covington. Mandeville, train à 1:45 p. m. Spanish Fort, tramway à 2 p. m. et à 6:30 p. m. BIRMINGHAM Mandeville, train à 7:45 a. m. Spanish Fort, tramway à 8 a. m. et à 6:30 p. m. MEMPHIS Mandeville, train à 7:45 a. m. et à 4 p. m. Spanish Fort, tramway à 8 a. m. et à 6:30 p. m. PRINCE ET HORAIRES JOURNALIERS (excepté samedi et dimanche) Mandeville, train à Madisonville 7:30. Mandeville, train à 4 p. m. Marchandise reçue tous les jours à la qui de la rue Girod. Louisiana Steamboat & Ferry Co., 262 rue Common. Téléphone M. 39.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS PAUL GELPI & FILS AGENTS 227 Rue Ducaze Nouvelle-Orléans

Quobé et Guere ont fourni des tirailleurs venant ainsi en aide aux populations soudanaises d'un loyalisme parfait qui jusqu'ici avaient alimenté nos troupes noires. Nous devons enregistrer comme une preuve de bonne situation politique de la Côte d'Ivoire le succès de cet essai de recrutement dans une région encore insoumise.

F. LAUDUMIEY, Président et Gérant. EMMÉ ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.



Entreponeurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs 1108-1112 RUE NORD REMPARTS PHONE HEMLOCK 408

AVIS SPECIAL

Bureaux de la New Orleans Butchers' Co.-Op. Abattoir Co., Ltd. Conformément à la provision de l'article VII de notre charte, l'élection annuelle de nos directeurs aura lieu à ces bureaux, le LUNDI 31 mai 1915, entre 1 et 5 heures de l'après-midi. JNO. B. LOUIS, Président. R. D. VERGES, Secrétaire. 2001-107

PETITES ANNONCES

A VENDRE. VAIPIES de toile importées, 72 pouces sur 72, faites par des hommes français. Magnifiques couleurs, bordures de dentelles, renouveau significatifs. Tous les ouvrages faits à la main. \$2.50 par yard. \$5.00 si elles doivent être faites par une Américaine. Seront soumises à votre examen à mes frais, vous n'avez aucune obligation de dépense. Mme Sparks, 1017 The Astoria, Washington, D. C. 2001-117

PERSONNEL

Col. Hugues J. de la Vergne a transféré son étude d'avocat au Bureau de l'Abéille, 225 rue Chartres. Téléphone, Main 3487.

DEMANDES.

ORLEANS AUTO SCHOOL — Pour \$15 de paiement, nous vous donnons un cours complet qui vous met en mesure de conduire et de préparer les voitures automobiles. Vous vous procurez un permis de chauffeur et nous vous trouvons de l'emploi. 636 rue Jull. 28 sept-120

ON DEMANDE — Solliciteurs pour vendre l'annuaire de secours aux Belges, au prix de cinquante cents pièce. Vous gagnerez dix cents par chaque annuaire vendu. Le total de cette vente servira à l'acquisition de vivres et de vêtements pour les femmes et les enfants Belges nécessiteux. Votre travail peut sauver la vie de plusieurs innocents dans le besoin. Ecrivez à: "Belgian Calendar Committee, 16 West 54th Street, New York."

ON desire acheter, un secrétaire ancien en soie avec ornements en cuivre. S'adresser 323 Chartres, au directeur. 9 mars-12

A LOUER

A LOUER — Villa de la Vergne, sur le Bogue ruisseau, près de Covington, La. S'adresser 123 rue de Chartres.

A LOUER — De belles chambres garnies, 226 rue St-Louis.

CHEMINS DE FER.

Une vraie Villégiature Préparée

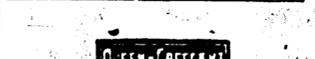
PAR LES



AGENT DES BILLETS

227 rue St-Charles

Informez-vous près de lui avant de partir pour l'Ouest, au sujet du nouveau service de Californie et des prix.



Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M.

DIRECTEMENT A la 32me rue et la 7me Avenue Un lit de Broadway. Eclairé à l'Electricité.

Excellent Service de Wagon Restaurant. "A la Carte" Bureaux des BILLETS.

211 RUE ST. CHARLES. Dépôt: Station Terminale, rue du Canal PHONE MAIN 2303.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS (Trains de Plaisir)

Tous les Dimanches et Mercredis A LA PAROISSE DE

SAINT TAMMANY

Le climat le plus salubre des Etats-Unis.

Trains de plaisir à Bogalusa "LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Wagon-salons pour les excursions de dimanches à Bogalusa. Départ de la gare Terminal à 7:30 a. m. Arrivée de retour à 6:30 p. m. Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'Agence des BILLETS, ou téléphonez Main 2203.

VAPEURS.

LIGNE FRANÇAISE

Compagnie Générale Transatlantique SERVICE POSTAL

Départ NEW YORK pour BORDEAUX

EXPAGNE: 5 juin, 3 p. m. ROCHAMBAULT: 10 juin, 3 p. m. NIAGARA: 23 juin, 3 p. m. CHICAGO: 3 juillet, 3 p. m.

Pour tous renseignements s'adresser Aux bureaux de la Compagnie, F. J. ORFILA, AGENT GÉNÉRAL, 262 rue Common, Nouvelle-Orléans.

après une heureuse preuve d'Autueil, dans une course de gentlemen-riders, où il était arrivé second.

Lui seul peut-être, dans toute la famille, il avait adopté franchement la femme divorcée de Romain Ambert, devenue sa tante à la mode de Bretagne, par son second mariage avec Robert Fontenay.

Il se comportait envers elle calmé et prévenant.

Il avait eu pour elle des mots d'amitié dès son jeune âge, des flatteries qui la touchaient dans l'atmosphère de malveillance ou malgré les efforts du baron d'Epiny et des autres membres de cette puissante maison, elle sentait toujours se dresser contre elle de vagues ressentiments.

M. Journet, très poli, très discret, ne lui pardonnait pas d'avoir été la cause de la fuite de Romain Ambert, sur lequel il comptait pour diriger la banque quand le chef et lui n'y seraient plus.

Les hommes sont rares qui peuvent conduire ces grandes machines. M. Journet n'en voyait pas autour de lui et J. B. Fontenay, son directeur et son ami, n'était pas loin de ses quatre-vingts ans.

A cet âge, l'avenir est précaire et soumis à toutes les éventualités.

Robert Fontenay, très intelligent, très instruit, au courant des affaires, n'avait pas le coup d'œil perçant, l'esprit de décision et le jugement rapide qui font les grands généraux dans la fi-

nance comme sur les champs de bataille.

De plus, il n'avait pas le feu sacré. Il semblait se dire: — A quoi bon accroître cette fortune?

Suzanne, placée dans une situation ambiguë, à la fois comblée de prévenances et suspecte, comprenait que les attentions dont elle était l'objet n'étaient dues qu'à l'amitié que ces parents déçus par son mariage, conservaient à son mari sans en concevoir pour elle.

Elle souffrait donc, nous ne pouvons trop le répéter, et son état d'esprit s'aggravait de cet accident, très grave, étant données les circonstances, que son union avec Robert Fontenay demeurait stérile.

Or, notre grand Victor Hugo a expliqué en quelques vers magnifiques la tristesse mêlée de gêne qui parfois pesait sur Suzanne, son mari et son entourage, à cause de cette stérilité.

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime, Frères, parents, amis, et mes ennemis même

Dans le mal triomphants, De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles, La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles.

La maison sans enfants.

Les enfants auraient plaidé la cause de la mère et il semblait qu'un juge-

ment sévère l'eût condamnée à s'isoler dans le vide d'une demeure frappée d'impuissance.

Bientôt elle reparut, en disant à Georges d'Epiny d'une voix qui avait presque un accent plaintif: — Tu vois, je fais ce que tu veux et cependant Dieu sait que j'aimerais mieux rester ici.

Il cessa son sabbat et l'entraîna en faisant un tour de valse à travers les salons, jusqu'à la marquise sous laquelle stationnait une superbe limousine.

Il l'y fit entrer et se blottit contre elle après avoir dit au chauffeur, un grand gaillard brun, d'aspect militaire. — Jeune. Pas de bêtises. Pas plus de quarante à l'heure. Nous avons le temps.

Jean ne répondit que d'un signe de tête.

La femme de chambre s'était installée auprès de lui.

L'auto partit. Georges disait: — Tante, tu ne sais pas comme je suis heureux de t'embrasser. Ton mari avait peur que tu ne refuses. Moi, j'étais sûr que tu viendrais. Qu'est-ce qui te rend si sauvage? Tu as du chagrin? Je sais pourquoi... Tu penses à des choses, anciennes, si vieilles déjà! Tu voudrais te consoler, te distraire... Tu vas voir comme on amuseur de demain. Je ne te quitterai pas.

Il faisait les questions et les réponses.

Elle l'écoutait sans l'interrompre,

laissant couler le flot de ses paroles. L'automobile fila vers le bois de Boulogne pour prendre la route de Versailles, tourner vers les Yvelines et gagner Beaufort.

C'était le chemin le plus long et une dizaine de lieues à parcourir, mais qu'est-ce que quarante kilomètres pour une "quarante chevaux"?

Il le disait en riant: — Tante, nous avons autant de chevaux que de kilomètres devant nous. Une fameuse invention, les autos, pas?

— D'accordeuse. — Tu as peur?

Elle eut un mot révélateur. — Pourquoi? Penses-tu que la vie soit une chose si belle qu'on y doive tenir beaucoup?

Elle eut un rire forcé, très amer. Elle craignait de s'être trahie et voulait atténuer l'effet de son aveu.

Il la regarda une demi-minute, étonné; et à la fin, il dit: — Certes, la vie est plutôt heureuse pour nous. Que pouvons-nous désirer? Quand je vois ceux qui triment pour gagner leur pain, chez tante, c'est eux que je plains et pas nous. Que te manque-t-il, à toi? Nous voudrions tous le savoir heureuse, moi surtout.

Et revenant à ses projets. — Demain, grande chasse. Déjeuner à dix heures. Les voisins seront là, trente fusils environ, en te comptant. Tu seras à côté de moi. Je te l'ai dit. Je ne te quitte pas. Grand-père me laisse la direction des battues. Pense que tu auras la meilleure

place. Ma mère est une peureuse qui n'a jamais voulu toucher une carabine de salon. Tante Henriette se ferait un crime de blesser un mouquet. Tu seras l'unique Diane de la compagnie... Il faut que tu sois un peu là!

Robert Fontenay n'avait pas tort d'aimer les autos, surtout quand elles veulent être raisonnables.

Avec elles, il n'y a pour ainsi dire plus de distance.

Mais par malheur les chauffeurs sont pris aisément de vertige.

Dès qu'ils ont le gouvernement en mains, ils s'emballent.

La limousine roulait si vite qu'à peine on avait le temps d'apercevoir au passage quelque silhouette de villa aussitôt disparue.

Au delà de Versailles, elle prit la route qu'une vingtaine d'années plus tôt le poney de la Maison Carrée et la charrette anglaise avaient suivie dans la nuit qui précéda la fuite de Romain Ambert.

Suzanne se rappela cette course que son mari lui avait cachée et ses conséquences, son arrivée à Paris et l'enlèvement de ses enfants.

Mais ses réflexions ne pouvaient être longues.

Le chemin de Versailles à Beaufort fut rapidement franchi.

Malgré les recommandations du maître l'auto ne roulait pas; elle bondissait.

C'était insensé. Les voyageurs ne voyaient rien, n' distinguished rien que des nuages de

poussière soulevés par un concurrent qui roulait devant eux et qu'ils voulaient devancer.

L'auto faisait du quatre-vingt-dix à l'heure.

Bientôt il traversa le bourg de Beaufort à la vitesse d'un boulet.

Suzanne s'abandonnait à son sort, insouciant du danger qu'elle courait.

En passant devant la Maison Carrée, elle baissa la tête et devint pâle comme une morte.

Cependant il n'y avait personne aux fenêtres.

Les persiennes et les portes étaient fermées.

Depuis le départ de Romain la maison aux quatre tourelles ressemblait à une maison sans locataires.

Les croisées ne s'ouvraient que sur le petit parc où lorsque le vicomte de Fleuse était là.

Georges d'Epiny qui regardait sa camarade de voyage songea: — Ça lui fait toujours de l'effet à cette pauvre Suzanne. Mon precepteur avait bien raison de me dire: — N'épousez jamais une divorcée.

L'auto franchit la grille du grand château de Beaufort.

L'immense et magnifique bâtisse était presque vide.

Les invités de J. B. Fontenay ne devaient arriver pour la plupart que le lendemain matin. Le maître de Beaufort, qui descendit de voiture, donna un froid baiser au front de sa belle-fille.

A. COSTANTIN